

dite Saint-Jean de Gotha, et Delphine Brault, sœurs vocales ; Clémence Bonin, converse ; Lumina Fournier, tourière.

Elles prirent possession du lazaret le 20 septembre 1868.

M. C. de Launay, prêtre français, qui a écrit l'histoire des religieuses hospitalières de Saint-Joseph, s'exprime ainsi au sujet de l'arrivée de ces religieuses à Tracadie : " Aussitôt, la Mère Pagé s'occupa de mettre en état toute chose. Les bons Acadiens étaient tout à sa disposition ; il ne leur fallait qu'un signe de la Mère. — Ménagez-vous, mon ami, disait-elle à un ouvrier. — Nous, la Mère, j'pouvons pas forcer trop pour vous aut'. Imposible de décrire le contentement des pauvres lépreux, quand ils se virent dans des salles nettoyées, vêtus de linge et d'habits propres."

Combien d'entre nous, mes amis, ont jamais pensé à ces malheureux qui, cependant, vivent ainsi ou plutôt traînent leur existence si près de nous ?

* * La pauvreté n'est-elle pas aussi une maladie qui rend celui qui en est atteint un peu semblable au lépreux de la cité d'Aoste ?

J'en viens d'avoir encore la preuve par une étrange lettre que je reçois et à laquelle son auteur me demande une réponse.

C'est la vieille histoire :

Un jeune homme pauvre, ayant du reste toutes les qualités et aucun vice, (puisque la pauvreté n'est pas vice, dit-on), aime une jeune fille riche, qui partage cet amour. Le père refuse la main de sa fille qu'il destine à un homme aussi riche qu'elle, mais qui ne s'est pas encore présenté.

Le père, qui, paraît-il, reconnaît que sa fille serait heureuse en s'unissant à celui qu'elle aime, aurait-il raison de persister dans son refus ?

Mais, mon cher correspondant, le problème tel que posé, renferme en lui-même sa solution.

Que doit rechercher le père ? le bonheur de sa fille. Il admet l'avoir trouvé ; qu'il ne le laisse pas échapper pour un rêve !

Le plus grand des bonheurs est encore dans l'amour a dit Victor Hugo, et quand la fortune—même d'un seul côté—l'accompagne, bien fou qui n'essaierait pas de le conserver.

Un penseur a dit un mot bien vrai : *Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec le bonheur qui se perd dans le monde.*

Joseph Marmette

JOSEPH MARMETTE

Né à Saint-Thomas de Montmagny, le 25 octobre 1844, fils du docteur Joseph Marmette et de dame Elisa Taché, celle-ci fille de sir Etienne-Pascal Taché. Les familles Marmette et Taché sont en Canada depuis l'année 1730 à peu près ; elles ont produit plusieurs hommes de talent, y compris le docteur Joseph Marmette, ci-dessus mentionné.

Entré au séminaire de Québec en 1857, M. Marmette sortit en 1864 et se mit à étudier le Droit, à l'Université-Laval, tout en écrivant *Charles et Eva*, roman qui parut aussitôt dans la *Revue Canadienne*. Sa plume, encore novice, sut néanmoins raconter d'une manière intéressante les événements de 1690 : le siège de Québec, la prise de Schenectade et les amours traversées des héros du récit : Charles et Eva.

François de Bienville, qui parut en 1870, est en progrès sur les premières productions. L'année suivante fut publié *L'Intendant Bigot*, le mieux charpenté de ses ouvrages. En 1873, le *Chevalier de Mornac* eût son tour de notoriété ; on la mis à la scène avec succès. *La Fiancée du Rebelle*, imprimé en 1875, est le mieux écrit des livres de M. Marmette.

C'est dans notre histoire nationale qu'il puise ses renseignements, qu'il place ses sujets, et il anime ceux-ci de l'esprit du temps où ils sont censés avoir vécu. Les événements de 1665, 1690,

1759, 1775 forment les cadres qui entourent chaque tableau de ses romans.

Par son goût raisonné, l'adresse avec laquelle il agence ses épisodes, le style châtié qu'il possède et le profond sentiment canadien qui règne dans toutes ses œuvres, M. Marmette est le premier romancier Canadien-Français. *L'Intendant Bigot* et *La Fiancée du Rebelle* pourraient être lancés en France même et y attirer l'attention.

Trois volumes de variétés, où l'histoire du pays occupe beaucoup d'espace, sont encore dus à notre écrivain, sans compter des articles de circonstance publiés dans nos revues et nos journaux.

La section française de la Société Royale vient de le nommer son président. Nous avons donc la tête d'Alfred de Musset sur le fauteuil d'honneur, car remarquez que M. Marmette ressemble au poète de *Rolla*. C'est d'ailleurs la politesse même et un ami sérieux, très recherché dans nos cercles.

De son mariage (1868) avec mademoiselle Joséphine, fille de l'historien Garneau, lui est né une charmante enfant, qui s'est donné pour mission d'empêcher son père et sa mère de vieillir, en embellissant leurs existences par son affection et sa gaieté.

Maintenant, que fait M. Marmette ? Ce qu'il a toujours fait : il travaille hardiment. De 1867 à 1882 employé au bureau du trésor du gouvernement de Québec ; depuis lors attaché au département de l'agriculture—section des archives et statistiques, à Ottawa, on l'a envoyé par trois fois à Paris, où il a su découvrir, cataloguer et analyser une foule de documents historiques appartenant à l'histoire du Canada. Ce seul travail mérite tous les éloges que l'on décerne avec raison aux hommes d'étude qui rendent de grands services.

CHARLES AMEAU.

PLATTSBURGH

A l'occasion de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, il nous a été permis de visiter Plattsburgh, bâti sur les bords du lac Champlain, un des plus beaux de l'Amérique.

Ce lac, dont la belle apparence frappe tous les étrangers, rappelle au Canadien bien des souvenirs historiques. En effet, c'est sur ses eaux que naviguèrent Champlain et ses braves, allant combattre les ennemis de la Nouvelle-France ; c'est sur les rives de ce lac que les premiers missionnaires français allèrent évangéliser les sauvages, portant ainsi les lumières de la foi à ces pauvres habitants.

Plattsburgh fait partie du comté de Clinton, qui a 53,000 habitants, dont 21,000 d'origine canadienne. La population de la ville elle-même est de 8,000 âmes ; dans ce chiffre, nos compatriotes y sont pour 3,500.

La rive sur laquelle s'élève Plattsburgh est sensiblement élevée et recouverte d'un vert gazon, où on a eu le bon goût d'inscrire le nom du village en grandes lettres blanches formées par des fleurs. Sur le côté opposé du lac, à une certaine distance, on distingue les montagnes du Vermont sur le fond bleu du firmament.

En descendant des chars, nous passons par la gare, belle construction en pierres rouges. Plusieurs salles bien meublées y sont à la disposition des voyageurs. Nous entrons ensuite dans la ville.

Les rues en sont larges, propres, bordées d'un grand nombre d'arbres qui les ombragent en quelques endroits presque complètement. Les maisons, la plupart en bois, sont très coquettes au milieu des jardins qui les entourent.

Bridge et Margaret streets sont les deux rues commerciales de l'endroit. Les maisons, ici, sont construites en briques, quelques-unes en pierre, et ont de quatre à cinq étages de haut. C'est là que se fait tout le commerce.

Nous avons remarqué sur notre passage l'église protestante et les deux églises catholiques, l'une pour les Irlandais et l'autre pour les Canadiens-Français. Cette dernière est desservie par les Pères Oblats de Marie-Immaculée, ayant comme supérieur le R.P. Fournier, religieux qui a laissé chez nous, par son accueil sympathique, le plus

heureux souvenir. Les Pères Oblats sont établis en cet endroit depuis 1853.

Trois journaux sont publiés à Plattsburgh. Deux en langue anglaise, le *Sunderland* et le *Telegram*, et un en français, le *National*, qui est la propriété de M. Benjamin Lanthier ; ce journal est hebdomadaire et a un tirage d'environ quatre mille exemplaires. C'est le meilleur défenseur de la cause canadienne sur le territoire des Etats-Unis ; il n'y a pas une cause noble et grande qu'il n'ait défendu avec une ardeur toute chevaleresque.

M. Lanthier est né à Beauharnois et il habite les Etats-Unis depuis vingt-trois ans. Grand et gros, portant moustache et impériale, il a toute l'apparence d'un militaire français. Sa parole est chaude et sympathique. Les représentants de la presse montréalaise lui sont reconnaissants pour l'accueil cordial qu'il leur a fait, en compagnie de sa digne épouse.

La Société Saint-Jean-Baptiste a pour chapelain le R.P. Fournier ; le président est le Dr Larocque, médecin distingué, qui est en voie de se faire une jolie fortune. M. Larocque, de même que M. Lanthier, a droit aux remerciements des journalistes de Montréal pour toutes les peines qu'il s'est données afin de leur rendre le voyage agréable.

* *

Comme les journaux quotidiens ont déjà fait connaître tous les détails de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Plattsburgh, nous nous contenterons ici d'en dire seulement un mot.

La messe fut dite à l'église Saint-Pierre, par le R.P. Fournier, assisté de M. O'Sullivan et Marion, comme diacre et sous-diacre. Le chœur, sous la direction de M. Petit, a chanté la messe du second ton de M. Perrault, et le sermon de circonstance a été prêché par le R.P. Nolin, oblats, d'Ottawa.

A l'issue de la messe, la procession se forma en face de l'église et défila par les principales rues de la ville. Les décorations sur le parcours étaient très jolies.

Saint Jean-Baptiste était personnifié par le fils du Dr Larocque.

Dans l'après-midi, sur une estrade élevée en face du lac Champlain, des discours furent prononcés par l'hon. Geo.-S. Weed, député du comté ; M. le juge Charland, de Saint-Jean d'Iberville ; Rév. N.-P. O'Sullivan, de Burlington ; M. Jos. Tassé, de la *Minerve* ; MM. T. Saint-Pierre, H.-D. Tétu et le R.P. Fournier.

Le soir, l'*Harmonie de Montréal* donna un concert dans la salle de l'école, mise généreusement à la disposition de la Société par les commissaires d'écoles.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal était représentée par MM. E.-A. Martineau, président de la section Notre-Dame ; G. Boivin, H. Lamontagne et le Dr Mount.

Les journaux de Montréal avaient pour représentants : MM. J.-G. DeLadurantaye, l'*Etendard* ; H.-D. Tétu, la *Presse* ; T. Saint-Pierre, la *Minerve*, et G.-A. Dumont, le *MONDE ILLUSTRÉ*.

G.-A. D.

LA CHARITÉ

La façon de donner, c'est la forme même du don et c'est précisément l'art. Dans la bonne œuvre, en effet, tout comme dans l'œuvre d'art, le rôle de la forme est de traduire le sentiment qui inspire et dirige la main, de sorte qu'une obole gracieusement offerte, comme un peu de glaise modelée, peut en acquérir un prix inestimable.

* *

La plus haute forme de la charité n'est visible qu'à la conscience, car elle suppose le secret de l'œuvre observé par le bienfaiteur.

* *

Dans l'aumône, la délicatesse est la grâce du bienfait.

SULLY PRUDHOMME.

Nous accusons réception d'une jolie chanson ; nette : *Chant de l'ouvrier*, paroles de M. J.-Bte. Caouette, musique de M. Roch Lyonnais.

En vente dans les principaux magasins de musique. Prix : 30 cents.